

VINCENT

BOREL



**VERTIGE
DE L'HÉLICE**

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

VERTIGE DE L'HÉLICE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

BAPTISTE
2002; Points, 2010

MILLE REGRETS
2004; Points, 2016

PYROMANES
2006

ANTOINE ET ISABELLE
2010; Points, 2011

RICHARD W.
2013; Points, 2014

FRATERNELS
2016; Points, 2017

LA VIGNE ÉCARLATE
2018

CHEZ ACTES SUD

UN RUBAN NOIR
1995; Babel, 1997; J'ai lu, 2000

VIE ET MORT D'UN CRABE
1998; Libro, 2001; SW Poche, 2018

UN CURIEUX À L'OPÉRA
2006

JEAN-BAPTISTE LULLY
Actes Sud/Classica, 2008

VINCENT BOREL

VERTIGE
DE L'HÉLICE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2021

Post tenebras lux

L'HORIZON CHIMÉRIQUE

LE SOLEIL DE L'ATLANTIQUE aime une âme tourmentée. Il tire à lui ses humeurs sombres et les dissipe. Il a pouvoir de transformer son chemin de croix en viaduc céleste. À Cadix, cité blanche pendue au menton de la péninsule Ibérique, un homme est descendu vers l'océan pour s'éblouir jusqu'à l'étourdissement. Accomplir des noces avec la lumière, quitte à risquer un malaise, il y est prêt, plutôt que d'affronter les ténèbres qui lui collent aux trousses.

Entre le ciel immensément bleu et les rouleaux d'écume verte, il se campe, telle une vigie, face au grand large. Son dos, un peu voûté, affronte l'est, tandis que son visage se tend vers le soleil, qui s'incline à l'ouest. Là-bas, de l'autre côté de cet horizon démesuré, il y a les Amériques. Tout ce qui est devant est inconnu, espérance; tout ce qu'il s'apprête à laisser derrière n'est plus qu'une terre où se sont accumulés deuils et déconvenues.

Autour de lui, des familles endimanchées affluent par les ruelles menant au port, que le couchant sème d'ocelles d'or. Les silhouettes semblent avalées par l'étoile, énorme, bien qu'on soit au cœur de décembre. Le solitaire prend une profonde inspiration, un frisson lui descend le long du dos. Est-ce fièvre ou bien contentement? Sans doute les deux. D'ici quelques heures, il aura quitté cet ultime rivage d'Europe.

Le long des quais, en toute saison, l'activité des navires suscite la curiosité. Dans les villes continentales, on affectionne les trains, synonymes de départs inassouvis ; dans les cités maritimes, on arpente les ports comme d'autres visitent les gares, avides d'y compter, et commenter, qui s'en vient et qui s'en va.

L'immobilité de cet individu, ainsi dressé face au couchant, lui attire quelques regards. Qui est ce bonhomme de petite taille, avec un début d'embonpoint? Sa barbe poivre et sel gomme un menton que l'on devine fuyant. Or, selon la physiognomonie, pseudo-science très prisée des échetiers et des criminologues, tout ce qui n'est pas franc est suspect. Il arbore aussi un nez imposant, que d'aucuns diraient sémite, et un front très haut, trop large pour son feutre fatigué. Ce couvre-chef mal assorti suscite des paroles amusées. « Un si

petit chapeau pour une grosse tête ! » Son propriétaire, un citoyen français qui entend assez bien le castillan, s'agace de la remarque. Non qu'il s'offusque de son physique, il faut bien faire avec l'enveloppe qu'on se trimballe, mais à cet instant il préférerait être l'homme invisible.

L'anonymat, voilà ce qu'il aurait à demander à la foule, si seulement il en espérait quelque chose. Il aspire à n'être qu'un petit rien perdu là, au bout du vieux continent où d'amples vagues explosent en gerbes. Bientôt il chevauchera l'océan, en partance pour d'autres horizons. Un transatlantique semble assoupi à contre-jour; ses cordes d'amarrage se tendent ou mollissent selon la respiration de la houle. Si une seule fume, les trois cheminées cracheront à plein durant la course hauturière. L'homme perçoit le ronflement des entrailles où la vapeur naît du feu et de l'eau. Il a hâte. Bientôt l'hélice barattera l'eau du port et le propulsera au loin.

Ce 12 décembre 1889, l'*Alphonse XII* montre une régularité chronométrique. Parti de Barcelone trois jours plus tôt, avec comme destination finale Buenos Aires, il a accosté Cadix à dix heures pile. Il appareillera à vingt heures pétantes pour Las Palmas, aux

îles Canaries. Ce sera sa dernière halte avant d'accomplir le grand saut atlantique ; une escale au Cap-Vert est néanmoins prévue en cours de traversée.

Le passager solitaire a tenu à arriver tôt, avant l'embarquement. Pour rien au monde il n'aurait voulu perdre ce coucher de soleil, ce sera son dernier sur le sol européen avant des mois et des mois. Il laisse ses yeux, qu'il sait pourtant fragiles, se remplir de lumière. Quand il détourne le regard, une auréole verte, chimère de l'astre trop longuement fixé, saccade son champ de vision. Où plongera donc son prochain soleil ? En Afrique ? au Cap-Vert ? en Argentine ?

Il ne s'est pas encore fixé de destination ; seul partir compte. Il rêve de déserts et de pampas, de jungles et de fleuves larges comme des lacs, de peuples inconnus, de langues inouïes, de plantes exotiques. « Se perdre, oui, se perdre à tout jamais. Advienne que pourra. » La tonalité désuète que vient de prendre sa petite voix intérieure l'émeut autant qu'elle l'amuse. Ce pourrait être un récitatif d'opéra du Grand Siècle.

En authentique voyageur, l'homme n'est guère chargé ; une valise de cuir foncé ; en bandoulière une besace en grosse toile de marine. Les deux sont fatiguées, timbres et éraflures témoignent des étapes accomplies comme de la rudesse du déplacement.

Tout ce bagage pèse peu, l'homme est parti à vide pour mieux s'emplir de ce que le voyage aura à lui offrir. Sa mise est quelconque ; un pardessus épais, car il est de constitution frileuse ; une écharpe défraîchie pour protéger sa gorge ; sur son crâne, qui se dégarnit, ce feutre fatigué, rétréci par les intempéries et qui lui attire les moqueries.

D'un naturel pourtant coquet, il ne s'est guère embarrassé d'en trouver un neuf. En ville depuis cinq jours, il a préféré flâner, laissant ses oreilles et ses yeux le guider sans but précis. Le terne voyageur a de la culture et sa richesse est toute intérieure. Il a ainsi tenu à visiter la Santa Cueva pour laquelle Joseph Haydn composa ses *Sept Paroles du Christ en croix*. « Une bien belle partition, se dit-il, pour le reste, c'est comme partout ailleurs, encens, chapelets et boniments. »

Ses bottines sont empoussiérées de ses pérégrinations, mais il ne cède pas aux sollicitations des cireurs ambulants. Dans les hôtels où il descend, il ne les laisse jamais à la porte de sa chambre pour que le garçon d'étage les entretienne. Chaque soir, il préfère les voir témoigner du long chemin entamé voici quelques semaines. Leur fatigue le rassure, ce sont autant de lieues mises avec là-bas, avec là-haut, avec le séjour de ses terreurs. Un pantalon sombre, tombant plutôt mal

sur ses courtes jambes, achève de lui donner un aspect négligé qui le satisfait.

Son apparence, marque d'un passager de deuxième classe, ainsi qu'il est spécifié sur son billet, n'effarouche pas le gamin qui lui tourne autour, plus taquin qu'une mouche par temps d'orage. En quittant son hôtel, l'homme a eu la faiblesse de lui laisser prendre son maigre bagage, suscitant la réprobation du portier.

« Salvador, à votre service, *señor* ! » Le gosse s'était imposé d'un air adorablement crâne et le prénom du jeune Gitan lui avait plu. Depuis lors, son regard d'encre, enfoui sous un buisson de boucles noires, ne l'a plus lâché. Rendu perplexe par l'allure renfermée de l'étranger, Salvador s'était proposé d'aller lui quérir une *horchata*, puis un *bocadillo*. L'homme s'était laissé faire de bon cœur. « Et aussi un beignet ? Je t'en rapporterai un. Le sucre fait sourire, *señor* ! »

Le voyageur n'a guère d'appétit, mais les attentions du gamin le distraient. Il prend un plaisir bienveillant à le voir dévorer ses achats. « Pauvre garçon, il ne doit pas manger tous les jours », pense-t-il.

Repu, Salvador finit par lui demander :

« Dis, monsieur, tu voudrais connaître ma mère ?

– Connaître ?

– Si, connaître! C'est une pute, elle te fera tout ce que tu voudras si tu payes bien ! Les étrangers nous couvrent d'or quand on leur fait plaisir. »

À cette proposition, l'homme rougit jusqu'aux oreilles.

« Voyez ces mœurs-là! bougonne-t-il. Décidément prêt à tout pour un peu d'argent! Je ne suis sans doute pas le premier qu'il doit penser avoir plein de *pesetas* en poche. Gros naïf que je suis ! »

Armé d'un sourire dévoilant des dents encore blanches, d'un effet saisissant sur son teint olivâtre, Salvador revient à la charge.

« Si tu ne veux pas de ma mère, tu peux me connaître moi... Je l'ai déjà fait, je sais comment m'y prendre. Et je suis propre, tu sais. Combien tu peux donner ? »

Cette fois, l'étranger est très gêné par la proposition. Il doit se débarrasser de ce jeune Gitan au plus vite. Il lui tend un billet et ordonne, d'un ton rogue: « Va plutôt m'acheter des journaux ! Tout de suite ! Et des journaux français, *por favor* ! » Salvador s'éclipse prestement. Reverra-t-il ses sous ? « Tant pis. S'il ne revient pas, j'en serai pour cinq *pesetas* de perdues. »

Un officier du port, les membres noueux et l'air pête-sec, a observé le manège du Gitan. Il s'approche pour semoncer le voyageur.

« Que faites-vous, *señor*? Il ne faut jamais donner d'argent à un *chiquillo*! Vous devriez vous en méfier.

– Un *chiquillo*?

– Un morveux, un vaurien. Un voleur, fils de voleur !

– Et de pute... », se dit le voyageur.

Mais il n'aime guère l'air soupçonneux du bonhomme, qui transpire l'eau-de-vie et dont les yeux fouineurs ne cessent de le détailler, du feutre ramolli jusqu'aux bottines exténuées.

– Puis-je voir votre billet, ainsi que vos papiers, *señor* ?

Soudain le voyageur s'alarme ; si l'officier connaît les habitudes des *chiquillos*, il ne faudrait pas qu'il se méprenne. L'embarquement est proche, ce n'est pas le moment de s'attirer des ennuis. Il s'exécute prestement.

« D'où venez-vous ?

– De France.

– Vous êtes monsieur Charles Sanois, né le 9 octobre 1835 à Vincennes ?

– Lui-même.

– Et que faites-vous à Cadix ?

– J'y transite. Avant de partir au Cap-Vert, ou bien pour l'Argentine, je ne me suis pas encore décidé. Mais ce qui est sûr, c'est que je pars, comme vous l'indiquent ma valise et mon sac.

– Ah bon, vous ne savez pas où vous allez? C'est curieux, personne ne voyage sans une destination bien précise...

– Moi oui! rétorque sèchement Sanois, qui n'a guère envie de poursuivre ce qui prend l'allure d'un interrogatoire.

– Et quelle est votre profession? renchérit l'officier.

– Je suis dans le négoce. Marchand de vin, pour être plus précis.

– Un Français... qui vend du vin... cela me paraît logique. C'est votre spécialité, à vous autres, comme la corrida pour nous.

– Voilà, c'est ça ! »

Charles, amoureux des animaux, se retient de lui dire tout le mal qu'il pense de ce sport cruel, souillure indélébile sur l'honneur de l'admirable Espagne.

Mais les lieux communs permettent d'aplanir les soupçons. Contrôler un Français, pinardier de surcroît, et voici que chacun retrouve sa place dans un monde attendu. Tranquillisé, l'agent restitue passeport et billet à ce Sanois qui ne lui paraît plus suspect. Il s'apprêterait même à discuter xérès et cognac lorsque Salvador déboule avec les journaux.

Pas peu fier de se montrer en affaires avec Charles, le *chiquillo* ignore l'autorité portuaire. Salvador prend

son temps pour rendre la monnaie, soulignant, pièce après pièce, sa probité narquoise. « C'est bien, c'est bien, grommelle l'officier. Allez, file! Laisse ce monsieur tranquille. Maintenant c'est moi qui vais me charger de son bagage. Ouste, mauvaise graine! Du vent! »

Mais Charles insiste pour laisser un petit quelque chose à Salvador, ce qui redouble l'agacement de l'officier.

« *Señor*, vraiment, je vous le répète, payer un *chiquillo*, c'est comme nourrir les pigeons! Pourquoi voulez-vous engraisser la vermine? Vous donnez le mauvais exemple.

– Par principe, monsieur. Et parce que c'est un mauvais exemple, justement! rétorque Charles en français.

– *Como, como?*

– Rien! »

Sanois empoigne sa valise, ne lui laissant pas le temps de s'en charger.

Il a soudain quelques scrupules, plus égoïstes. « Je suis trop généreux, songe-t-il en faisant mentalement ses comptes. Je suis parti avec vingt mille francs, et pour un temps indéterminé. Voyons voir... un billet de bateau, quarante francs; une semaine d'hôtel à huit francs la nuitée, des places d'orchestre pour

quatre de ces *zarzuelas* que j'aime tant, dix francs... les journaux, les pourboires... ça va, je ne suis pas encore ruiné. Rien n'est bien cher ici... pas même la vertu. »

Il lui faudra tout de même être attentif à ses dépenses. Mais, en bon citoyen d'une nation fortunée, il n'allait pas compter ses piécettes à Salvador. « Si jeune et déjà si peu innocent... mais l'innocence... elle a bon dos, l'innocence des enfants! La preuve. Quant à celle des adultes, n'en parlons pas. Ah, si j'avais été son père... » Charles a soudain un pincement au cœur. « Mais je ne suis plus père et je ne le serai plus jamais. »

Au loin, l'agent maritime continue à faire sa loi sur le ponton, attentif à ce que les passagers n'aillent pas transporter eux-mêmes leurs bagages. Du coin de l'œil, il surveille le Français qui l'a frustré de pourboire. Salvador, quant à lui, s'est trouvé un autre client. Un homme âgé, ravi de ses propositions, est en train de suivre le *chiquillo* dans une venelle sombre.

Un mille-feuille mandarine et lilas signe l'enterrement du soleil. Décembre empoigne le quai; une aspre nocturne, levée sur les eaux du port, vient gifler Charles au visage; cette brise froide lui donne l'impression de tomber dans l'eau glacée. Une brusque quinte de toux le plie en deux. Même au bout de la brûlante Espagne, le climat n'est plus assez chaud pour lui.

« Il est vraiment temps de partir, ils m'ont tous gâché le couchant ! » Valise à la main, les journaux enfoncés dans sa besace, Charles Sanois s'engouffre dans l'animal d'acier.

TABLE DES MATIÈRES

L'HORIZON CHIMÉRIQUE	9
INFLUENZA	21
AU FOYER DE LA DANSE	39
LE CARNAVAL DES ANIMAUX	53
CRUCIFIXUS EST	71
AVIS DE RECHERCHE	89
LA DANSE MACABRE	97
CHARLES ET DALILA	115
LE CŒUR VOLCAN	127
LA TÊTE COUPÉE	145
RIGOLETTO	153
DÉSIR D'AIMER	161
DEUX OISEAUX DE PARADIS	173
L'HÉRITIÈRE PRÉSUMÉE	183
LA CHUTE	193
L'ÉTERNEL RETOUR	207
ADIEU	219

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 2021
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 202
ISBN : 978-2-84805-416-2
DÉPOT LÉGAL : OCTOBRE 2021

VERTIGE DE L'HÉLICE. Un soir de décembre 1889, sur les quais de Cadix, la silhouette d'un petit homme entre deux âges, coiffé d'un feutre fatigué, attire les regards. Charles Sanois se prétend négociant en vin, il a fui Paris, le deuil de sa mère et l'épidémie de grippe asiatique se propageant dans le monde entier. Il s'apprête à embarquer, rêvant d'azur et de paix.

Pendant ce temps, la panique gagne à l'Opéra de Paris : le compositeur d'*Ascanio*, le céléberrissime Camille Saint-Saëns, a disparu. On est à quelques semaines de la première et les répétitions virent au cauchemar.

Sur la Grande Canarie, Sanois – alias Saint-Saëns – panse ses blessures : la mort de sa mère adorée a ravivé le chagrin d'autres pertes, notamment le suicide de son mentor et très cher ami Albert Libon. Ici, le musicien au faîte de sa gloire, dont l'absence suscite dans son pays les rumeurs les plus folles, savoure les joies simples d'une vie anonyme.

Quand, dans une rue de Las Palmas, il entend jouer sa *Danse macabre*, il n'y résiste pas et fait irruption dans la riche demeure d'où s'élève la mélodie au piano. Sa brève rencontre avec le jeune portier va changer le rythme de ses jours.

Jonay dès lors lui sert de guide, lui dévoilant la puissance tellurique de son île. Le quotidien solitaire de l'artiste en mal de consolation se transforme en un exaltant pas de deux entre ces êtres que tout semble séparer...

Et si, trois mois après son arrivée, Saint-Saëns, reconnu par une touriste, est forcé de mettre un terme à son échappée, il aura vécu au grand jour une parenthèse solaire et sensuelle, inimaginable sous sa véritable identité.

Il en résulte, sous la plume allègre et inspirée de Vincent Borel, un somptueux portrait de l'artiste renaissant à lui-même sous l'intense lumière de l'Atlantique.

Né à Gap en 1962, *VINCENT BOREL* est critique musical. Il vit entre Paris et les Alpes du Sud. *Vertige de l'hélice*, qui paraît l'année du centenaire de la mort de Saint-Saëns (1835-1921), est son douzième livre, dans une œuvre qui fait la part belle à la musique.

N° D'ÉDITEUR : 202
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2021
ISBN : 978-2-84805-416-2
PRIX : 19 €

www.swediteur.com



9 782848 054162

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Vertige de l'hélice de Vincent Borel
a été réalisée le 13 juillet 2021
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848054261